



HAL
open science

RAPPORT DE LECTURE SUR INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE PAR SIX GRANDS AUTEURS, 4e

Konan Guy, Raoul Sociologie

► **To cite this version:**

Konan Guy, Raoul Sociologie. RAPPORT DE LECTURE SUR INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE PAR SIX GRANDS AUTEURS, 4e. INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE PAR SIX GRANDS AUTEURS, 4e Édition, 2021, pp.281. hal-04691433

HAL Id: hal-04691433

<https://hal.science/hal-04691433v1>

Submitted on 8 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RAPPORT

KONAN GUY RAOUL

SOCIOLOGIE

**LIVRE :INTRODUCTION A LA SOCIOLOGIE PAR SIX GRANDS AUTEURS, 4e
édition,deboeck**

supérieur.

AUTEUR : NATALIE RIGAUX

Je jure que je suis l'auteur unique de ce rapport et que son contenu est la conséquence de mon travail sur le livre assigné.

A handwritten signature consisting of several overlapping, scribbled lines, with a long horizontal line extending to the right.

SOMMAIRE

INTITULÉ	Page
INTRODUCTION	3
CHAPITRE I. L'IDENTITÉ	3
1. PIERRE BOURDIEU : Identité et habitus de classe	3
2. ERVING GOFFMAN (1922-1982): identité produite dans l'interaction...	5
3. Conclusion de la première partie.(BOURDIEU et GOFFMAN)	9
CHAPITRE II: LIEN SOCIAL ET MODERNITÉ(AVANCÉE)	10
1. CHEZ Ferdinand TÖNNIES (1855-936)	11
2. CHEZ Max WEBER(1864-1920)	13
3. L'analyse du lien social dans les sociétés contemporaines	15
3.2.1. Le MAUSS ou l'importance du don dans les sociétés contemporaines. Par Jacques GODBOUT(1933)	15
3.2.2 Richard SENNETT: de l'indifférence à la différence	19
CONCLUSION GÉNÉRALE	23
BIBLIOGRAPHIE	24

INTRODUCTION

L'homme est un être social et sociable par excellence : Il est emmené à vivre en société avec autrui. Cette vie commune à notre sens n'est pas faite par intérêt, vertu ou par toutes autres raisons, mais elle s'impose à l'homme comme l'unique possibilité d'existence sans aucune autre alternative. Dans une approche sociologique, la société comme espace de vie commune et l'homme, sont deux notions qui sont pensées ensemble et non séparément, car c'est cela à notre sens qui détermine la vie commune. Étant donné que selon Simmel, la sociabilité est perçue comme la « forme » de l'existence sociale, libérée de tout « contenu » social, affranchie des motivations individuelles pour n'apparaître que comme « impulsion », « valeur en soi »¹.

La quatrième édition de l'ouvrage de Natalie Rigaux, introduction à la sociologie par six grands auteurs, paru aux éditions deboeck supérieur, fort de 287 pages, est une référence. En ce sens que l'auteur y dresse le panorama de grandes pensées qui ont contribué à la création de la sociologie sous deux thématiques : l'homme et la société, analysés dans les deux parties de l'œuvre. La première partie est consacrée à l'identité individuelle et montre comment les sociologues P. Bourdieu et E. Goffman, ayant des approches différentes répondent à la question de savoir « qui suis-je ? ». La seconde partie analyse le lien social en décrivant différentes modalités du vivre ensemble. Elle examinera les formes que prennent le lien social en s'appuyant sur des sociologues évoluant en des périodes différentes. Premièrement, entre le 19e et le 20e avec F. TÖNNIES et M. Weber sociologues de la modernité. Deuxièmement les analystes de la modernité R. SENNETT et Godbout dans la seconde moitié du 20e siècle.

¹ Simmel G., 1917, éd. 1981. - Sociologie et épistémologie, Paris, Presses Universitaires de France. Cité par Bidart Claire. Sociabilités : quelques variables. *In* : Revue française de sociologie, 1988, 29-4. Sociabilité et action collective. pp. 621-648.
DOI : 10.2307/3321515 ;

CHAPITRE I. L'IDENTITÉ

Les sociologues analysent l'identité et présentent sont contenu comme socialement élaboré. Natalie Rigaux, fait varier ces conceptions selon deux paramètres à savoir si d'une part l'identité est stable et continue dans le temps. Ou si elle est mobile et multiple. L'autrice s'appuie sur Pierre BOURDIEU et Erving GOFFMAN, pour nous révéler la constitution culturelle de la notion d'identité.

1. PIERRE BOURDIEU : Identité et habitus de classe.

Pierre Bourdieu a énormément influencé la sociologie classique dont il a synthétisé la plupart des apports principaux pour proposer une approche originale. S'inspirant de Max Weber il a retenu la dimension symbolique de la domination dans la vie sociale et le processus qui la rend légitime. Il a repris chez Karl Marx le concept de capital qu'il généralise à toutes les activités sociales et non pas seulement à l'activité économique. Du sociologue Émile Durkheim, il a repris la théorie des classes sociales. Il a construit une analyse des mécanismes de reproduction des hiérarchies sociales et il a aussi développé une théorie de l'action qu'est le concept d'habitus. L'habitus de Bourdieu comme nous précise Natalie Rigaud, désigne l'ensemble des goûts et des aptitudes qu'un individu acquiert au cours de sa vie.

L'habitus est non seulement un système de préférence mais il est aussi un principe générateur de comportements conformes au goût acquis durant la vie. Ainsi chaque individu développe en général un comportement régulier et cohérent qui lui semble naturel mais qui est en fait le produit de toutes ces expériences sociales passées et qui oriente ces expériences sociales futures. Ces expériences sociales sont très liées à l'appartenance à une classe sociale et à une culture donnée. Placés dans des conditions de socialisation, les individus auront des habitus proches, une vision du monde semblable et un style de vie plutôt homogène. Dès cet instant une classe sociale réunit l'ensemble des personnes s'ils ont des habitus comparables. Les individus ne sont pas tous identiques et interchangeable. Ils se distinguent par leur dotation globale en capitaux c'est-à-dire en possession économique mais aussi sociale ou symbolique comme les réseaux de relations ou les diplômes. Cette ressource n'est la résultante d'un hasard car les individus qui appartiennent à une classe dominante en sont plus richement dotés que les membres des classes populaires. Les individus se distinguent aussi par la structure de leur

capital. Selon Rigaux, Pierre Bourdieu distingue quatre types principaux de capitaux : le premier type c'est le capital économique. C'est celui qui prend en compte la richesse et le revenu. Le deuxième type, c'est le capital culturel, comme l'ensemble des dispositions inculquées intériorisées par les individus et telles qu'ils tentent à les reproduire en les adaptant aux situations dans lesquelles ils se trouvent. Il peut prendre trois formes : celle de l'habitus qui permet d'avoir un comportement adapté au milieu social dans lequel on évolue. Ces dispositions ayant été intériorisées par chacun, il se produit en effet au cours de la socialisation ce qu'on peut appeler une intériorisation de l'extériorité et la formation d'un inconscient individuel et collectif ; celle des biens culturels possédés, et les apprentissages. Il existe un apprentissage formel ou informel, un apprentissage dit ou non-dit. Ce sont eux qui forment, qui inculquent des modèles de conduite des modes de perception de jugement. L'institution scolaire et aussi la famille ou les réseaux professionnels participent à cette régulation. Ces institutions contribuent à produire des individus dotés de ce système de formes inconscients ou profondément enfouis qui constituent leur culture ou encore leur habitus ; et enfin celle des diplômes qui sanctionnent officiellement un niveau culturel. Nous entendons ici la capacité d'engendrer des pratiques. Cet habitus pourrait être définie comme un système de forme intériorisée qui permet d'engendrer toutes les pensées, les perceptions et les actions caractéristiques d'une culture. Le troisième type c'est le capital social, constitué de l'ensemble des relations que peut utiliser un individu ou sa famille d'où le réseau. Le quatrième type, c'est le capital symbolique. Il constitue le prestige qui peut prendre plusieurs formes comme la détention d'une nomination ou d'un diplôme. Cette théorie des capitaux permet d'après l'autrice, à Pierre Bourdieu d'expliquer comment et pourquoi nous ne sommes pas tous égaux face aux situations et il faut non seulement avoir assez de capitaux mais en plus, faut-il avoir les bons. Contrairement à Émile Durkheim pour qui la société est un tout, Pierre Bourdieu insiste sur la division en groupes sociaux. Pour lui l'espace social est partagé en une multitude de champs sociaux, d'où l'école, la politique, la culture, le sport, etc. Les capitaux détenus par chaque groupe social constituent des atouts pour se positionner dans un champ, mais les atouts nécessaires varient en fonction des champs. Le principe étant que chacun de ces champs possède ses propres règles du jeu et ses propres critères de réussite. Les atouts pour réussir sont donc différents d'un champ à l'autre. Les individus sont donc inégalement dotés pour évoluer dans les différents champs sociaux. Bourdieu assimile un champ social à un marché sur lequel les individus échangent des biens spécifiques issus de leurs capitaux. Mais certains biens sont invendables dans certains champs. Chacun de ces champs est le lieu d'une confrontation entre les individus, d'où un

double enjeu de cette lutte. D'une part les individus cherchent à se procurer des biens, c'est-à-dire de l'argent, des diplômes ou du prestige mais contrairement au modèle de base du marché économique classique. Dans ce cas tous les agents n'ont pas les mêmes atouts. Les mieux dotés en capitaux ont un accès privilégié. En clair plus on a déjà plus on a de chances d'avoir plus. Ce principe a donc

non seulement tendance à reproduire les inégalités mais aussi à les creuser. D'autre part les individus qui occupent une position dominante dans un champ vont chercher à faire partager leur propre conception de l'ordre en place et des règles du jeu. Le but c'est de rendre légitime les positions privilégiées qu'ils occupent en définissant eux-mêmes les atouts exigés et en les monopolisant. par exemple si un individu parvient à persuader que pour évoluer dans son milieu professionnel il faut une compétence très particulière et que lui seul a le pouvoir de transmettre cette compétence, cet individu conserve la position dominante dans son champ professionnel, par conséquent le rapport de force est inégal. La classe dominante parce qu'elle bénéficie d'un capital symbolique important et adapté réussit à imposer sa culture aux autres classes. La conséquence c'est que les individus vont adopter des stratégies différentes en fonction de la position qu'ils occupent dans les différents champs. L'individu qui domine un champ social va plutôt adopter une stratégie de conservation. Il va essayer de maintenir sa position. Son but va être de tenter de maintenir l'adhésion des autres à un ordre social qui lui est favorable. Les individus dominés vont eux au contraire, soit se soumettre, soit adopter des stratégies de subversion pour essayer de réorienter l'ordre social en leur faveur. Pour cela, ils vont devoir réussir à imposer une autre conception de la société qui les valorise. Pour l'ensemble, à partir des concepts d'habitus et de champs sociaux, Pierre Bourdieu a tenté de dépasser l'opposition entre l'objectivisme et le subjectivisme. L'objectivisme pour Bourdieu constitue le monde social comme un spectacle qui suppose que les individus sont déterminés par l'organisation sociale dans lesquelles ils sont placés. Le subjectivisme dégage le sens dans le vécu immédiat et rend compte en quelque sorte des expériences de l'acteur en privilégiant le discours de celui-ci. Ces concepts lui permettent de rendre compte des stratégies des individus et en même temps elles permettent de les replacer dans une logique sociale globale qui les dépasse. Pour Natalie cette approche présente des limites. Et se résumeraient-elles en:

-une liberté d'action ? Des remarques sur Le déterminisme de Bourdieu lui sont faites.

De l'interrogation comment l'agent joue-t-il le jeu du social ? Bourdieu soutient que cela se fait en fonction de ce qu'il a dans son jeu, faisant référence aux capitaux. Selon Bourdieu, tout ou presque se joue dans notre petite enfance, qui constitue l'habitus primaire, le plus important. Cet habitus découle sur une liberté très insignifiante.

- Liberté de conscience ? Selon Bourdieu, le sujet peut accéder à cette liberté que uniquement par la sociologie. C'est par elle seule qu'il peut découvrir la vérité afin de prendre de la distance. Dès lors ce type d'approche n'est-elle pas égocentrique ?

- Une seule culture dominante ? D'après Bourdieu, une culture unique est acceptée comme

légitime dans tous les domaines. Il s'agit de la culture des classes dominantes. Le niveau de culture inexistant chez les classes populaires se situe à un niveau zéro. Cette acceptation de Bourdieu alimente les préjugés préexistants. L'on pourrait se demander si la classe populaire n'a pas droit à sa propre culture ? Dans ce cas de figure où la culture des classes dominantes est reconnue comme étant la seule légitime. Or la culture des classes populaires est dynamique avec l'avènement de l'école et plus diversifiée avec des nouvelles industries culturelles telles la télévision, la radio.

2. ERVING GOFFMAN (1922-1982): Identité produite dans l'interaction.

Sociologue américain, Erving Goffman naquit au Canada au sein d'une famille de petite classe moyenne. L'objet central de son étude est l'interaction d'où il nourrit un intérêt pour la notion de l'identité. Privilégiant l'observation participante comme méthode, il fera trois terrains majeurs : les casinos, l'hôpital psychiatrique et les îles Shetland. Ses œuvres les plus importantes sont: *Asiles*(1961) , *Stigmates*(1963), et *les cadres de l'expérience*(1974).

Il s'agit de savoir comment le terme de l'identité est traité par Goffman. Selon Rigaux , chez Goffman

l'identité est le produit de l'interaction en face à face c'est à dire des événements , en faisant référence aux comportements verbaux ou non , intentionnel ou non, qui ont lieu au moins entre deux individus. D'après Goffman, l'interaction peut avoir des conséquences prépondérantes sur nos affaires ou notre existence. Il a pour cela recours à la métaphore : primo,l'interaction est comme une représentation théâtrale dans laquelle les impressions du public, des personnages, des masques ainsi que des coulisses sont contrôlées . Secundo,c'est aussi pour lui un rite ou jeu ou l'usage des stratégies, calculs et autres manipulations est fait. Dans l'ordre de l'interaction, Goffman, en rupture avec le sens commun chez les acteurs , les interactions ne se manifestent pas selon des facteurs personnels, d'après les règles auxquelles il faut obéir afin d'apparaître normaux. Cela renvoie à la quête de l'ordre normatif qui prévaut aux interactions. Et ces règles sont nécessaires,à cause de notre vulnérabilité liée à de possibles agressions physiques ou symboliques faite par nous-même . Les règles sont nécessaires pour une limitation des risques de l'interaction. Goffman précise ces différentes règles. Selon Rigaux, Goffman sensibilise à la préservation de sa face et celle d'autrui.

C'est la règle centrale qui conditionne toutes les autres. Ces deux règles expriment successivement l'amour-propre(ne pas perdre face) et la considération (ne pas faire perdre la face) a autrui. C'est grosso-modo,éviter d'être ridicule ou de se ridiculiser. En dehors de ces deux règles , aucun contact n'existe. Dès lors à quoi renvoie le terme face?

Elle est la somme des conduites qu'on adoptera dans des interactions. Elle pourrait être verbale ou non verbale (les gestes, la manière de parler, le comportement etc...). L'on entend le mot « façade» par le truchement du terme face. trois caractéristiques se dégagent de la face. Celles-ci marquent dans la conception goffmanienne l'identité individuelle. Elle est: *Primo*, « fondamentalement sociale et est perceptible dans l'interaction; *Secundo*, elle n'est pas associée aux «profondeurs» de l'individu mais à sa surface(p.84). Ce qui correspond à l'intime et la vitre de l'individu; Et *tertio*, tiens aux interprétations qui en sont faites. Ce qui signifie que notre identité n'est pas uniquement notre appréciation personnelle. Le regard des autres compte énormément. On peut feindre d'être courtois(e), poli(e), respectueu(x)(ses), alors que les autres ont un regard et un opinion différent de nous. De ce fait, la notion de « face » se trouve au cœur du développement de Goffman entant que notion d'identité renvoyant à la réussite d'une interaction où l'on présente un personnage et celui-ci retient notre assentiment. Dès lors Il nous faut mettre en sûreté notre face, action qui relève d'une contrainte. Pour ce faire, par le lien émotionnel goffmanien, il faut « faire bonne figure » dans l'optique d'avoir une estime de soi positive, en évitant le gêne et la honte. Cependant, il est admis que cette assertion

ne reflète pas la réalité. Il est possible de faire semblant pour donner l'opportunité à l'autre de se sauver la face. Selon le sociologue dans son explication du terme *face- WORK*, dont-il a recours, il précise que l'on doit tenter de paraître , de présenter une certaine image de nous. Il se peut même que la personne en face adopte la même tenue créant ainsi un équilibre permanent dans le travail. Cependant il est à noter que l'existence est façonnée par de multiples petites offenses telles que bousculer quelqu'un dans la rue, marcher sur le pied de l'autre. Comment pour Goffman,réagissons-nous dans ce cas? A notre sens, l'action immédiate c'est de présenter ses excuses dans l'objectif de rétablir la situation d'où le rite, compris comme « un acte formel et conven

-tionnalisé par lequel un individu manifeste son respect et sa considération envers un objet de valeur absolue ou envers une représentation »p.86. Selon Goffman, la face est sacrée en telle enseigne qu'au sein des sociétés modernes Dieu est remplacé par l'individu. Dès lors la profanation de l'individu se fait par des codes sociaux qui traduisent l'invective faite à la face de l'autre. Donc profaner la face de l'autre c'est profaner sa propre face. En revanche accorder de la considération à l'autre revient à préserver son amour-propre. C'est le cas du port d'un vêtement descends. La personne qui la porte s'accorde à la fois à lui-même une considération mais aussi à son semblable.

Goffman mentionne aussi la tenue et la déférence dans cet ordre d'interaction, qui sont deux notions acceptées comme étant une double redéfinition de la règle de l'amour-propre et de la considération. Abordant la déférence, il conçoit que la considération trouve son expression au sein de celle-ci. Pour lui, c'est faire preuve de respect vis-à-vis d'autrui. En effet, en considération des règles, l'on affirme apprécier l'autre, sur la base de quelque chose dont il est le symbole, d'où « le rite. Il se trouve qu'une telle démarche ne soit pas sincère, car nous ne sommes pas toujours en conformité avec nos dires. Ce stratagème est appliqué pour éviter que nous-mêmes et l'autre soyons humiliés. Cette humiliation peut se faire entre individus appartenant à une même classe sociale (entre élèves, instituteurs), et non pas en rapport avec une hiérarchie quelconque (Chef d'entreprise-ouvriers). La déférence n'est pas forcément liée au respect craintif. Goffman la distingue sous deux formes: les rites d'évitement, ce qu'il ne faut pas faire. Il convient de maintenir une distanciation sociale afin d'éviter la violation de la « sphère idéal » d'un individu. Étant donné que chacun possède sa sphère idéale à défendre face aux offenses. L'étendue considérable de cette sphère permet l'accès à la hiérarchie sociale. Elle est constituée ; d'un corps mis en valeur par les biens matériels tels les sacs, manteaux, effets personnels; Des expériences individuelles (vie spirituelle, sentimentale, Tourisme ...). Elle est quelques fois asymétrique. C'est l'exemple du psychologue qui pose des questions sur l'intimité de l'autre, alors que l'autre ne peut pas faire autant. Aussi y a-t-il des espaces qui laisse de côté ce rite d'évitement (hôpitaux psychiatriques, police, télé-réalité, ...). Il y a aussi, les rites de présentation: c'est ce qu'il y a lieu de faire. C'est l'exemple de saluer une personne qu'on connaît, prendre des nouvelles. Cela consolide le dialogue. S'il arrive que nous sommes complimentés, la réponse serait de dire « merci » et l'autre de répliquer « de rien ». De plus une tension existe entre les rites. En effet il n'existe pas de rite de présentation sans outrepasser les réserves de l'autre pour la première fois. L'acte communicationnel ou autre action marque le début d'une relation étant donné que celle-ci serait seule à même de produire un accord démocratique².

- L'amour-propre. Il s'exprime dans la tenue. Le maintien, les vêtements que l'on porte ainsi que l'allure, sont des éléments constituant des atouts pour prouver à l'entourage que l'on est riche en valeur. Ce qui nous donne une image face aux autres. La tenue cependant peut-être asymétrique dans le sens où une personne plus élevée est à même de prendre plus de liberté. Cependant pour qu'il puisse se tenir convenablement, il faut un environnement propice, des conditions objectives, qui constituent « les fondements cérémoniels du moi »(p.93), selon

Goffman.

Il fait usage du terme « cérémoniels » pour rappeler l'idée de la métaphore du rite dans lequel l'individu est sacralisé, c'est à dire l'ensemble des rites qui contribuent à la reconnaissance de la valeur de l'individu. Dès lors que ces fondements du « moi » sont brisés, l'individu est déshumanisé, désacralisé. C'est la stratégie utilisée par les dictatures. De ce fait il appert que la déférence et la tenue se mêlent étroitement. Il est possible qu'un individu manque de déférence face à l'autre tout comme lui manquant également de tenue en sa présence. De plus, Goffman, selon Rigaux, parle d'engagement (p.95) dans l'interaction. Il s'agit de la conservation fondée de l'attention intellectuelle et affective d'une mobilisation des moyens psychologiques au profit de l'objet de l'interaction. Il s'exprime selon lui dans:

- la conversation : le début est marqué par une accréditation réciproque c'est dire une mutuelle reconnaissance d'une appartenance commune à une conversation, par un ensemble de gestes significatifs. En clair deux individus se sentent attirés et par l'action par exemple du regard

s'établit un échange. Dès lors que l'interaction est engagée, il importe de maintenir l'attention intellectuelle et affective. Dans une volonté de conservation de l'engagement, il faut éviter les longs silences, c'est

2. Jürgen Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, 1981, trad. fr. 1987, rééd. Fayard, 2001 pour le t.I, Fayard, 1997 pour le t.II.

pourquoi il doit avoir des ressources sûres , dire autrement la disponibilité permanente des thèmes de conversation. C'est au travers de l'engagement que se fixe les limites de la conversation. Selon les attribues d'engagement et de désengagement progressifs , un mouvement de l'attention des interactions est observable. De plus, selon lui, l'engagement ne doit pas aller au-delà de certaines frontières de la conversation, ne doit pas être monotone dans une volonté d'afficher chaque fois les sentiments. Une telle attitude serait un manque de tenue. Le temps du désengagement quant à lui est difficile, car il faut éviter d'offenser, trouver la stratégie désengagement sans blesser. Pour Goffman il faut le « bon » engagement, qui est une intégration de spontanéité et de calculs. Il faut un équilibre parfait entre l'absence de silence et des questionnements. En d'autres termes , c'est éviter le silence et en même temps éviter les nombreuses questions. L'individu doit se laisser entraîné au cœur de l'interaction, tout en dressant autour de lui ses barrières de sécurité.

- Les occasions sociales (affaire,entreprise,événement) : l'engagement ici ne demande pas un échange de parole selon Goffman . Ses manifestations se font par le corps. Elles diffèrent selon les groupes sociaux et les cultures. C'est le cas du port de la couleur rouge et blanche dans les cérémonies religieuses telles le *Kômien* chez les Akan et Gouro de Côte D'Ivoire³. Le plus important réside dans l'engagement que les semblables pensent que vous conservez et non pas les ressentis profond. Si l'on veut échapper à l'engagement en exprimant à la fois une volonté de s'engager , c'est la voix du pare-engagement, c'est dire recourir à un journal, éventail, main devant la bouche. A cela s'ajoute,

- Les interactions en public non focalisées : elles se définissent par la coprésence et l'interaction pauvre en objet officiel. C'est le cas de l'attente des candidats dans la salle dédiée lorsqu'ils vont en entretien d'embauche . Dans ce schéma , deux configurations de l'engagement se dégagent : il peut être porté par un minimum d'attention à ce qui se passe, répondre à une interrogation par exemple. Ensuite il est possible également de manifester une « intention polie » calculée, tel que le fait de ne pas chercher à dévisager tout le monde.

Goffman suggère,selon Natalie, qu'il faut rendre son comportement compréhensible. Ce geste fait appel selon Goffman à l'obligation décisive. c'est-à-dire, se donner les moyens pour que autrui puisse comprendre notre attitude selon sa perception. Goffman appelle cela la condition de félicité des inter- actants. Selon lui,il s'agit d'obéir aux règles de l'interaction qui nécessitent une tenue «normale». Si cette règle est travestie, alors s'installe le doute sur la santé mentale ou sur la moralité. C'est le cas d'un monologue au sein d'une coprésence. Parler seul cristallise le

doute sur la santé mentale.

C'est pourquoi pour Goffman il faut des échanges réparateurs. Il s'agit de savoir l'attitude à adopter lorsque les règles ne sont pas suivies. Goffman propose qu'il faut plutôt réparer le tort que de chercher à identifier le coupable. Dans ce cas le fauteur doit reconnaître son forfait dans une démarche explicative compréhensive. Il peut faire recours à des expressions telles que : « pardon »,

« désolé » en réaction, l'offensé doit consentir à l'action réparateur par un acquiescement tel : « ce n'est rien ». Ces différentes formules de répartition sont à un haut degré ritualisé, car l'acte va du simple « excusez-moi » à des présents, invitations, des côtoiements. Les rites dans ces conditions sont d'une grande importance , en ce sens qu'ils constituent un vecteur de consolidation sociale car faisant écho à la sacralité de la personne.

Cependant, Rigaux suggère qu'il faut avoir, pour l'identité et l'ordre social, un recul critique. Et

concerne tout d'abord l'identité et critique. L'ordre de l'interaction centralise selon elle, la sociologie

3 Kouassi Michel YAPI & Kouakou Pierre TANO « Comprendre nos religions traditionnelles : le kômian ou kômien, l'éveil spirituel de l'Afrique est un devoir absolu. », *Revue Internationale de Linguistique Appliquée, de Littérature et d'Éducation* , Vol2, Numéro 3 Octobre 2019 ISSN 1840 - 9318)

goffmanienne . Pour Goffman l'identité est le produit des interactions successives . Elle se définit sous trois angles: le jeu et ses interactions: le moi naît de l'engagement de l'individu au sein de l'interaction

, ainsi que par le jeu qu'il s'y prête et l'explication qu'en donne l'autre.

- La sacralité de la face : il s'agit du respect de la face de l'autre et de sa propre face, en mobilisant les rites.

- Les fondements cérémoniels du moi: ils s'appuient sur l'autonomie des ressources indispensables à la production des identités dignes, telles que les vêtements . De cette assertion est faite deux critiques : premièrement l'identité individuelle fait place à la multiplicité d'identité qui se comptabilise en nombre d'interactions. Dans cette acceptation, le sens de la notion d'identité se voit dilué, et instaure une rupture. Face à cette critique, les auteurs A. Ogien et M.Schwalbe réagissent et se prononcent pour une continuité. Alternativement ils soutiennent que la continuité des règles d'interaction chez Ogien, ainsi que la dimension émotionnelle de l'interaction comme préciser par Schwalbe , l'une ou l'autre créerait une stabilité identitaire. Malgré ces acceptations , la multiplicité du moi conserve son statut, cependant elle établit un lien conflictuel avec un pôle d'unicité.

- deuxièmement , l'importance réside plus dans l'apparence d'obéissance aux règles, qu'au respect des règles. Dire autrement, mieux vaudrait feindre de respecter les principes préétablis que de le faire sincèrement. Dans ces conditions, si l'on part du fait que la moralité est l'expression de la sincérité d'une personne, l'on déduit que l'acteur social goffmanien est détestable, amoral. De l'ordre social et critique, Goffman selon l'autrice soutient que les règles de l'interaction jouent un autre rôle , celui de construire une identité individuelle sacrée . Ce rôle met à nu un système de valeur qu'est les sociétés individualistes, dans lequel l'accent est plus mis sur l'individu.

Il est fait la critique de cette assertion sous trois angles. tout d'abord il se pose la question de l'universalisme. Au regard des époques différentes et de l'hétérogénéité des sociétés , il est admis que cet ordre social n'est pas universel . Goffman est d'avis contraire. Il prétend que l'ordre social est universel. Des regards critiques tels Gouldner, précisait que l'approche de Goffman montre la migration d'une société industrielle où production et récompense sont pareilles, vers une société dominée par les services où les apparences sont d'une grande importance , privilégiées. Ensuite survient le problème de la possibilité d'une action visant l'ordre social. Goffman dans son approche fait abstraction de l'histoire. Cela ne donne pas l'opportunité de prendre de la hauteur dans le but d'une transformation de cet ordre social.

Et enfin la question des liens sociaux, qui demeurent faibles. Goffman affirme qu'une interaction qui fonctionne est une interaction qui ne génère pas de gêne, avec une peur du contact, une vulnérabilité. Cette conception du sociologue n'est pas étendue, avec des caractéristiques essentielles. Elle est donc réduite, voire limitée.

3. Conclusion de la première partie.(BOURDIEU et GOFFMAN)

En appendice de cette partie, il est à retenir que les deux modèles Bourdieu et Goffman sont divergents sur leur approche à la question de l'identité. Toutes les caractéristiques pour définir l'identité chez Bourdieu sont les capitaux et l'habitus or chez Goffman il n'existe aucune caractéristique. Il s'appuie sur les interactions pour définir l'identité. Quand aux processus par lequel se construit l'identité, si chez Goffman il est fait état d'un seul, Bourdieu mentionne deux. Il s'agit chez le premier cité, du processus de socialisation qui s'assimile à l'habitus primaire bourdieusien. Le temps goffmanien se résume en une suite d'événements instantanés, d'où l'inexistence de traces d'expériences passées. Chez le second (Bourdieu), il y a l'habitus primaire et secondaire. Et le temps bourdieusien est une ligne continue qui laisse une traçabilité des différentes étapes. Concernant la liberté d'action, elle est très faible et circonscrite aux capitaux chez Bourdieu, alors qu'avec Goffman, l'acteur, par son jeu a une certaine liberté d'action, cadrée par les règles d'interaction. Évoquant le

sujet de la liberté de conscience , il est trouvé dans la démarche goffmanienne une grande liberté où l'acteur tout en jouant un rôle, interprète aussi l'action d'autrui. Or dans celle de Bourdieu l'individu est largement inconscient. Aussi dans le rôle du corps, les deux sociologues ont un point commun sur le fait que dans ce rôle du corps, le rôle est important, marqué par la culture et les règles . Leur point de divergence se situe au niveau des approches .si le rôle du corps est révélé par les règles de l'interaction avec Goffman, chez Bourdieu c'est l'habitus . De plus dans le rôle des émotions, l'acteur joue un grand rôle dans l'investissement du jeu social dans l'acceptation de Bourdieu. L'acteur goffmanien quant à lui exécute pareillement un rôle de taille qui résulte à la fois d'une valorisation et d'une dévalorisation de notre face . Et les émotions jouant le rôle d'avertisseurs , en cas de non- respect des règles , orientent nos actions. Pour ce qui est des liens entre micro-sociologie et macro- sociologie , Goffman abandonne l'observation macro-sociologique , alors que Bourdieu déduit que les actes micro-sociologiques renvoient continuellement à des traits généraux d'une classe, d'où le caractère macro-sociologique. En abordant la question des identités de genre , Bourdieu déduit qu'il existe des inégalités genrés et intersectionnelles. L'identité de genre apparaît figée, aucun changement de l'ordre social. Goffman rejoint Bourdieu sur ce point.

Au sujet de la question du lien entre identité et société , Bourdieu s'appuyant sur le déterminisme argue que l'individu est déterminé par le social. Goffman l'aborde différemment . Il parle de liberté individuelle. Pour lui ,liberté et société sont les deux faces de l'ordre interactionnel, d'où l'existence entre individu et social, d'une ressemblance structurale.

CHAPITRE II: LIEN SOCIAL ET MODERNITÉ(AVANCÉE).

Dans cette autre moitié du livre, il est proposé de saisir comment Ferdinand Tönnies et Max Weber, étudient le lien social et la modernité. Pour ce faire, cette partie est orientée par le souci de savoir comment ,dans le contexte de leur temps, les sociologues conçoivent-ils ce qui fonde le lien social, l'orientent et permet le vivre-ensemble. Cela s'explique par deux périodes socio-historiques:-milieu XIX siècle à la première guerre mondiale, qui marque le temps des pères fondateurs de la sociologie, où le problème de la singularité de la modernité est abordé. La spécificité du monde est questionnée.

- fin 1960 à aujourd'hui, les sociologues contemporains sont à l'honneur, avec pour objectif de questionner le bien-fondé des études de la modernité. Godbout et Sennet travaillent sur le sujet. F.Tönnies et M. Weber analysent donc les sociétés modernes.

Selon R.A.Nisbet(1984), la sociologie résulte des travaux d'un groupe d'érudits (1830 et

1900) en pleine révolution démocratique , la révolution industrielle et l'expansion coloniale, bien vrai que cette naissance serait parfois attribuée au philosophe et intellectuel arabe IBN Kahldoun (1332-1406) qui notamment a consacré ses travaux au concept de l'asabiyya(cohésion sociale)⁴.Pour lui la conception de la sociologie est venue de la quête des penseurs qui cherchaient à étudier les bouleversements et leurs conséquences. La révolution démocratique met fin à l'ancien régime. Dès cet instant le doute et la peur quant à la sécurité et la solidarité d'antan s'instaure. Celle industrielle empiète également sur la société avec des changements tels que: -refonte négative comparativement à l'ancien régime, des conditions de travail des ouvrier.ère.s

- rupture des liens villageoises du fait des villes industrielles galopantes
- Perte de propriété foncière
- Le travail en usine est réorganisé a cause des découvertes technico-scientifiques, qui rendent l'homme moins humain.

L'expansion coloniale quand à elle est marquée par le 19e siècle. Les puissances occidentales vont

4 MONTAGNE Morgan, IBN Khaldoun : père fondateur de la sociologie,<https://www.monorient.fr/.../ibn-khaldoun-pere-fondateur-de-la-sociologie>

explorer d'autres territoires qui resteront sous leur domination. En cette même période, l'ethnologie en tant que discipline va étudier les parités existantes qui singularisent les colonisés et les occidentaux, colonisateurs. Ces territoires colonisés étant géographiquement reculés sont considérés comme faisant partie de l'ancien régime occidental et qui s'oppose au nouveau modèle de vie occidentale qu'est l'autonomie individuelle. Les travaux de Tönnies et de M. Weber s'intéressent dès lors à leurs sociétés modernes et de la particularité des autres sociétés d'ailleurs, d'un point de vue géographique et/ou historique. Nous sommes emmenés de savoir :

À partir de ces concepts, comment est analysée la société « moderne » (fin 19e siècle - début 20e siècle)? Dans quelle mesure cette analyse articule-t-elle les types de liens sociaux conceptuellement distingués?

À quelle danger sont-ils sensibles, ce dont leur point de vue normatif permet de rendre compte? Ces questionnements aident à la compréhension des différences qu'il a entre l'intérêt conceptuel et l'intérêt descriptif.

1. CHEZ Ferdinand TÖNNIES (1855-1936)

Le sociologue allemand, né en 1855 et décédé en 1936, auteur de *communauté et société* s'évertue à faire la différence entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* (p.135)

Le premier cité désigne la communauté, comprise comme présence d'une résolution collective et l'entendement comme ciment d'union des sociétaires d'une communauté acceptant des règles préétablies qui fait appel à la cohésion et la concorde (p.139). Le second, la société (*Gesellschaft*), à la différence du *Gemeinschaft*, est une association de personnes qui délibérément sont réunies autour d'intérêt individuel. En clair, le lien social est la manière dont les individus au sein d'une société créent un lien qui va permettre de créer des groupes sociaux et des sociétés. Le lien social, selon Tönnies, se comprend par le canal de deux éléments très importants. Le premier c'est la notion de statut et le deuxième c'est la notion de contrat. Tout d'abord, il tente d'expliquer, les différences entre une société qu'on appellerait moderne et une société traditionnelle. Selon Tönnies il y a une profonde différence existentielle entre ces deux types de sociétés ainsi que le lien social qui s'y crée. Chez lui, les sociétés dites traditionnelles fonctionnent sur un mode communautaire. Celles modernes fonctionnent selon un mode sociétaire. Successivement dans le premier type de société qui est celle traditionnelle et qui fonctionne sur un mode communautaire un fort intérêt est accordé à la collectivité moins qu'il en ait pour la notion d'individu. La légitimité dans ce type de société concerne

l'ensemble des éléments qui cadrent avec l'intérêt du groupe. Un lien solide relie tous les individus , car ils vont être orientés dans leur loisirs , intérêts , pensées , positions politiques et religieuses , par une forme d'homogénéité qui va orienter tous les individus dans pratiquement une même direction , d'où la vie en collectivité . Ce lien fondamental centralise leur rapport. Selon Tönnies, les individus dans cette forme de société se sentent prioritairement comme une communauté . Et la notion de communauté de groupe outrepassent leurs intérêts personnels. Dès lors ils vont eux-mêmes , intentionnellement prioriser leur groupe, leur communauté et s'adapter aux conditions et aux revendications de du groupe. Au cœur de ce mode communautaire, le lien social s'établit naturellement dès l'instant que l'individu fait partie du groupe . En clair, si un individu naît dans une société de type communautaire , selon le sociologue, celui-ci créera un lien social spontanément avec les autres sans aucune forme de négociation à entreprendre, car l'individu naturellement va partager la majorité des caractéristiques avec son groupe , d'où l'évidence de l'établissement du lien. Aussi d'après Tönnies, les sociétés de type traditionnel fonctionnent-elles énormément autour du statut afin de créer le lien social. L'individu dans ce contexte crée un lien social en fonction de sa position et son statut qu'il occupe dans la société . C'est ce statut qui détermine son utilité dans la société . C'est

le cas d'un griot. Il joue le rôle d'éveilleur de la conscience: celle du peuple autant que celle du roi. Lui seul peut se permettre une telle liberté en public. Il est membre de la caste des poètes musiciens ambulants, dépositaires de la culture orale et réputé être en relation avec les esprits⁵. Un artisan quant à lui, répare et produit des objets destinés à la population. Ainsi le statut est central pour créer le lien social dans ce type de société.

De plus, pour Tönnies, dans les sociétés traditionnelles, le droit des personnes n'est pas bureaucratiser comparativement aux sociétés modernes. Il passe plus par la tradition orale, par les coutumes, par les croyances qui se transmettent de génération en génération. Et cette acceptation est énormément influencée par notre appartenance familiale. Le rôle de l'état ici n'a pas grande importance, car il n'est pas détenteur majoritaire du pouvoir décisionnel. Concernant la question liée aux inégalités dans une société, celles perçues à l'intérieur de la société traditionnelle justifient le fonctionnement du groupe. En d'autres termes, pour un meilleur fonctionnement du groupe, ces inégalités sont nécessaires, en considérant qu'elles sont une évidence donc normales et fonctionnelles. Ces inégalités jouent un rôle afin qu'il y ait consensus dans le groupe. Ces inégalités seraient une forme de complémentarité qui permettrait au groupe d'être unis et de fonctionner collectivement. Les individus se sentent très soudés et très solidaires les uns des autres. Cependant l'existence des inégalités permanentes est un avantage. Tönnies fait remarquer une présence d'inégalités fortes en recourant à la notion d'hérédité c'est-à-dire que les personnes de génération en génération vont se transmettre un même statut. Dans ce cas de figure, si tu fais partie de la noblesse, tes enfants feront partie de la noblesse mais si tu fais partie de la classe prolétarienne, tes enfants en feront partie. Pareil que si tu fais partie des artisans ta progéniture en fera partie.

À l'opposé, au sein des sociétés dites modernes, qui fonctionnent sur un mode sociétaire, l'individu aura l'avantage sur la notion de groupe. L'on insistera plus sur les droits et les intérêts des personnes en tant qu'individu plutôt que sur les intérêts d'un groupe ou d'une collectivité. Dit autrement, les individus n'ont absolument pas comme priorité l'intérêt du groupe et le fait d'être en accord avec la majorité des intérêts du groupe, ceux individuels et les droits personnels de chaque individu vont être la priorité de chacun. Aussi, dans cette société qui fonctionnent sur un mode que Tönnies nomme sociétaire, le lien social ne se crée pas naturellement, puisque, ici les intérêts personnels des individus vont être la priorité de chacun. Le lien social dans ces conditions, ne s'établit pas sur la base d'une relation avec un groupe très soudé et solidaire et identifié, mais les individus vont devoir constamment négocier leur lien social avec autrui. Les individus se pensent avant tout comme des personnes à part entière et non pas

comme des groupes . Dans cette situation ils ont des intérêts hétérogènes. Ils font partie de cercles différents et ne peuvent pas être dans cette forme d'harmonie que l'on retrouve dans les sociétés traditionnelles . Ici le lien social n'est pas une évidence et spontané . Pour cette société moderne , le lien social est plus axé sur la notion de conflit . L'on sera régulièrement en désaccord avec les autres personnes du cercle telles celles de notre famille , des collègues de travail . Car l'on se trouve dans un mode où les individus ont différents intérêts , différentes pratiques d'où l'actualisation régulière de ce lien . Ce lien selon Tönnies a été à l'origine de nombreux conflits. De plus , selon lui , le statut n'est pas central mais plutôt le contrat . En effet, dans les sociétés modernes étant donné que les intérêts de l'individu sont au centre du lien social il y a une nécessité de faire des contrats pour toutes les relations. il faut un contrat entre un individu et son école doctorale, un contrat entre un individu et son État, un contrat entre un individu et son patron employeur ,un contrat entre un individu et l'avocat. Ce contrat est soit implicite , soit explicite donc écrit noir sur blanc avec des signatures à l'appui. la centralité de ce contrat va organiser les liens entre les différentes personnes . Dans ce contexte les traditions n'ont plus le même rôle que dans les

5 N'sele, K. (1986). « Le « griot » : le porteur de la parole en Afrique ». *Jeu*, (39), 63–66.

sociétés de type traditionnel . Étant donné qu'au cœur des sociétés de type modernes , les traditions ne justifient plus l'ordre social . Les traditions sont dépassées. Ce qui importe, c'est le type de contrat qui sera établi entre différents individus en fonction des activités diverses qui vont avoir lieu. Le rôle de l'état est extrêmement accentué dans la société moderne. Il intervient énormément dans la vie des individus en légiférant particulièrement tout . Chaque chose est surveillée et contrôlée par l'état et c'est une manière pour lui de montrer sa puissance, sa force et sa souveraineté , d'où l'État interventionniste très ancrée dans les sociétés modernes. L'interventionnisme étatique selon Tönnies est pratiqué dans le but de régulariser les intérêts entre les individus .Puisque les individus ont des intérêts personnels qui sont prioritaires , il faut un organisme pour contrôler que les contrats entre les différents individus afin que ceux-ci soient respectés et tenir de preuve. le lien est ici une manière d'atteindre ses objectifs.

En résumé , selon Tönnies, la société de type traditionnel serait par exemple une société de type féodal alors qu'une société moderne serait plutôt une société de type capitaliste . Selon lui , plus le temps progresse , plus les sociétés se transforment en sociétés capitalistes puisque la plupart des sociétés capitalistes ont d'abord été des sociétés de type traditionnel . Il existe dès lors une possibilité de changement . il faut toutefois noter que , percevoir la société sous angles divers , ne constitue nullement pas des vérités absolues. c'est un modèle proposé dans l'objectif de comprendre les différents fonctionnements des différentes sociétés . Cependant, c'est logique pour un individu évoluant au sein d'une société de type capitaliste , d'avoir le sentiment d'établir certains liens qui sont plutôt propres au modèle communautaire . C'est une manière de faire la lecture de la société, mais celle-ci ne demeure pas des vérités profondes . cette transformation de société traditionnel en moderne , selon Tönnies s'entend par l'augmentation du nombre de personnes dans les groupes sociaux . Dans une société de type traditionnel pour que ce lien puisse fonctionner , il faut un nombre restreint de personnes. C'est pourquoi l'augmentation de la population va inexorablement créer l'évolution des liens sociaux et aboutira finalement au type de société en résultera. En clair, les liens de la société traditionnelle fonctionnent mieux avec une agglomération de 2000 individus. Mais dès l'instant que le nombre des personnes augmente pour atteindre 1000.000 d'habitants, le lien social communautaire s'applique difficilement et finira par céder la place au lien moderne, plus adapté.

2. Chez Max WEBER(1864-1920)

Max Weber est considéré comme l'un des pionniers de la sociologie. Il développe plusieurs concepts dont celui d'idéal type. Selon Rigaux , ce concept a pour visé une étude critique des

sciences, destinée à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée. En étudiant les actions sociales, Max Weber les a classé en quatre types d'où le terme de typologie des déterminants de l'action. Pour le sociologue, nos actions peuvent être rationnelles par valeur, rationnelles par finalité, affectives et traditionnelles. Ces catégories pour lui correspondent à divers facteurs.

Tout d'abord les actions rationnelles par valeur. Selon Weber, l'acteur, à travers son action, accomplit une valeur. Il ne se soucie pas des conséquences de ses actions. Le plus important pour lui c'est la valeur qu'il défend. Les moyens qu'il se donne pour parvenir à défendre cette valeur qui lui est chère seront réfléchies, d'où l'action rationnelles par valeur. Exemple durant la crise épidémique du COVID, un médecin à la retraite décide de revenir travailler dans son ancien hôpital afin d'aider ses anciens collègues. Weber parle ensuite des actions rationnelles par finalité. L'acteur, qui peut être une entreprise ou une personne, détermine de manière raisonnée, réfléchie, les moyens et les buts de son action. Il ne prend pas en compte les conséquences morales de ces actes. Ce qui est plus important pour lui, c'est l'efficacité de ces actions. Les moyens qu'il se donne pour atteindre ses objectifs, il les considère comme étant les plus efficaces. Cependant, dans ce cas de figure,

l'observateur n'est pas celui qui juge de la rationalité de l'action. C'est le cas d'une personne qui affirme que pour sa mise en forme physique optimale, il fera vingt-sept tours d'un stade en l'espace de sept minutes, tous les jours. Même si cette approche est fautive, et paraît déraisonnable, l'action est tout de même rationnelle par finalité, car l'individu y a réfléchi et a estimé que le meilleur moyen d'atteindre son but. Un propriétaire d'une vaste plantation de cacao, pour éviter d'énormes pertes de cabosses mûres pendant la saison des récoltes, décide d'augmenter le temps de travail de ses employés. Pour se faire la pause déjeuner fixée à 1h30, va être réduite à 30 minutes. Dans cette dynamique, les employés, s'adaptent en se contentant de sandwich et de limonade consommés à la hâte afin de reprendre le travail et éviter de perdre du temps. Tout en étant conscients que les sandwiches ne remplacent pas valablement le plat complet servi habituellement. Weber parle également d'actions affectives. L'acteur agit sous le coup de l'émotion. Ses actions sont guidées par ses émotions. Par exemple A et B se disputent. Après de violentes invectives à son égard, B donne une violente bâfre à A. En ce qui concerne les actions traditionnelles, selon Weber, les actions de l'acteur sont commandées par l'habitude, la coutume, les traditions. Ce sont pratiquement des réflexes. L'acteur ne réfléchit pas au pourquoi de son action. Weber estime que la majeure partie de nos actions relèvent de cette catégorie. En pays akan par exemple, les mariés choisissent toujours le même type de pagne appelé *Kita*, pour obéir à la tradition. Le tissu est porté lors des grandes occasions et des cérémonies officielles. Il symbolise la noblesse, le pouvoir et le prestige⁶. Weber tel que mentionne Natalie Rigaux, aborde aussi la question des formes de légitimité de la domination, c'est-à-dire les chances que l'on a d'être obéi parce que notre ordre est reconnu comme étant légitime.

Max Weber définit des formes de compréhension de la société qu'il appelle mode d'intersection du réel, un idéal-type. C'est une façon de comprendre la réalité sociale. Il va chercher à l'objectiver pour la rendre compréhensive. La deuxième chose c'est un travail sur les modes de légitimité de la domination. C'est selon Weber, comprendre pourquoi est-ce qu'un individu serait prêt à recevoir un ordre et à l'accepter en dehors de la menace physique. Weber, selon Natalie Rigaux, affirme en réalité que cette conception émane des trois modes de motivation de l'action. Pour lui, les individus, les groupes répondent à trois grands types de légitimité de la domination : la domination rationnelle ; la domination traditionnelle ; et la domination charismatique.

La légitimité traditionnelle de la domination, c'est lorsque, déclare Weber, l'individu accepte un ordre parce qu'il en a toujours été ainsi. L'individu obéit au chef parce qu'il en a toujours été

ainsi . L'on obéira au Père et à la mère. C'est également , vouer une obéissance aux règles de l'art parce qu'elles ne sont pas éternelles . C'est le cas de la personne qui obéit à son maître d'initiation parce qu'il en a toujours été ainsi dans cette Corporation . Dans ce cas de figure c'est le temps passé , primordial qui donne la légitimité à l'ordre . L'obéissance s'explique par le fait que l'ordre est validé par un ordre plus ancien qui se présente comme étant pérenne.

La légitimité charismatique de la domination d'après Weber, est une volonté , une acceptation de l'ordre , une volonté d'obéir qui correspond au caractère magique d'un individu à l'aura puissante . une personne qui fait penser qu'il va apporter avec lui un ordre nouveau . ce genre de légitimité de la domination est énormément revendiquée par les candidats aux élections présidentielles et autres municipalités. Ils affichent des slogans tels « ensemble tout devient possible »,« le changement c'est maintenant! ». Ils promettent tous qu'ils portent sur eux, l'espoir d'un changement de l'ordre. Ainsi, la légitimité traditionnelle de la domination , c'est l'ordre ancien qui donnait légitimité à l'ordre de l'individu et la légitimité charismatique de la domination c'est la capacité à transformer l'organisation des événements qui va légitimer celui qui donne un ordre. Et cela va rendre sa domination acceptable

6 <https://afroculture.net/kente-kita-tissu-traditionnel-du-ghana-cote-divoire/>.

de tous. Dans certaines conditions souligne Weber, il est possible de conjuguer les deux types . Dit autrement, un seul personnage ou une institution, peut recourir en même temps, en des circonstances distantes, à la légitimité traditionnelle de la domination ou la légitimité charismatique . C'est le cas de Hitler, qui se présente comme l'homme nouveau et promet de tout transformer, de changer la société. Il fait usage de la légitimité de la domination charismatique. Aussi se revendique-t-il de l'Allemagne ancestrale , de l'Allemagne primordiale du sang des « aériens »,d'où la légitimité de la domination traditionnelle . Il est donc possible de faire peser les deux modes de légitimation de la domination en même temps : dans un cas la personne légitime son pouvoir par le passé dans l'autre cas, elle justifie son pouvoir par le futur. Dès-lors cette situation rend la légitimité charismatique de la domination plus fragile , car la personne qui justifie l'obéissance en certifiant que sa promesse va se réaliser , cours le risque de ne pas voir celle-ci se réaliser. Aussi, il y a dans la légitimité charismatique de la domination un élément presque religieux qui réclame en fait qu'un certain nombre de personne donne une forme d'approbation, une certification qu'effectivement tel individu est l'élu qui va apporter le changement promis. Enfin, la légitimité rationnelle légale de la domination qui est selon Weber, l'acceptation libre sans contrainte de tout, en connaissance du règlement préétabli, dans un système de hiérarchie . Dès cet instant, l'individu va fonctionner dans ce système de hiérarchie et acceptera les ordres qui lui sont donnés. Natalie Rigaux rappelle qu'en outre, dans un contexte d'une bureaucratie absolue , Max Weber commence à penser la sociologie au moment où se développent les grandes bureaucraties en Europe et manifestation en Allemagne . Dès lors l'individu obéit à s(a)on supérieur(e) hiérarchique parce qu'il ou elle est s(a)on supérieur(e) hiérarchique. C'est l(e)(a) patron(ne) . Si un ordre est donné par ses soins, l'individu obéit, parce que la personne a intégré un système d'organisation rationnelle d'où l'acceptation d'un tel fonctionnement. .

3. L'analyse du lien social dans les sociétés contemporaines.

3.1. Le MAUSS ou l'importance du don dans les sociétés contemporaines. Par Jacques GODBOUT(1933).

Natalie s'appuie sur la pensée de Godbout et du mouvement anti-utilitariste pour ressortir l'importance du don dans les sociétés contemporaines. Selon elle, Alain Caillé et le MAUSS(Mouvement Anti-Utilitariste en Sciences Sociales) s'opposent à la vision de Weber

et de Tönnies à propos de la modernité, en citant l'œuvre fondateur de Marcel Mauss : l'essai sur le don. L'ouvrage de J.T Godbout , l'Esprit du don, servira de prétexte.

Dans cette logique du don, Godbout souligne que c'est « toute prestation de bien ou de service effectuée sans garantie de retour en vue de créer, nourrir ou recréer le lien social entre les personnes. » Il précise le cycle du don. Selon lui la notion de « gratuité » du don, du désintéressement est une façade. Le don est un moment d'un système à trois pôles , autrement dit de trois obligations : donner, recevoir, rendre.

- Donner : l'acte est sans inconvénient. Car tout don qui ne peut être rendu est dangereux. Il met à mal le cycle ,donner, recevoir, rendre. Il peut arriver que l'on ne reçois rien ou l'action de recevoir se passe mal . Être favorable à un tel risque est la forme de générosité propre au don. En effet le véritable donateur est celui qui donne aussi la possibilité de rendre. Le don gratuit n'existe pas. La finalité est de contribuer, de créer du lien, de partager ses idées ou ses valeurs, de consolider son image au sein de l'organisation et de se constituer un réseau de soutien.

-Recevoir : L'auteur précise que l'action n'est pas une obligation, mais un droit. Celui qui reçoit en s'appropriant le don doit en faire une bonne œuvre pour lui-même. Ce qui renforce son autonomie.

L'importance est de savoir garder son identité dans la dette. En recevant il faut pouvoir être favorable au lien social qui se crée. Dit autrement il faut savoir recevoir avec gratitude l'aide. En outre, donner engage celui qui reçoit, et accepter de recevoir, c'est accepter d'être en dette. Le rejet du don peut entraîner un ébranlement de la confiance. Aussi, recevoir fait-il appelle à la reconnaissance. Celle-ci peut être formelle ou informelle.

-Rendre : Cette obligation est fondamentale parce qu'elle réactualise le cycle du don. L'auteur précise que rendre c'est se défaire de l'emprise potentielle du donateur. Ce que l'on rends ne relève uniquement de l'ordre matériel c'est le cas de la gratitude, la reconnaissance, d'où la réciprocité, qui ne base pas forcément sur une valeur marchande ou un calcul quelconque. Ce qui crée certaines fois des déséquilibres dans le retour qui fait croire qu'il y a une dette perpétuelle. Au cœur de ses réseaux qui se tisse, dans le rendre, certains accèdent à des « dettes positives », c'est à dire qu'il y a une confiance entre donateur et receveur , en telle enseigne qu'ils acceptent la dette sans culpabilité. Cette attitude sociale renforce la qualité du lien. Quand à l'obligation, elle tient sa valeur sur une longue durée, c'est dire ne pas rendre vite la dette contractée. Cependant dans un système restreint où A donne à B qui rend à A il n'y a toujours pas d'obligation de rendre à la personne à qui l'on doit. Ou encore dans un schéma où A donne à B et qui donne à C, comme c'est le cas dans les héritages, référence est faite à un système de réciprocité généralisé qui ne suit pas une logique marchande. En clair, rendre c'est donner à son tour, non pas solder dans une relation de dette mutuelle positive. Le point focal ici c'est une quête d'équité entre le reçu et le rendre dans les relations.

De ce faite, Il se dégage deux paradoxes du don: Celui-c est simultanément intéressé et désintéressé. Godbout précise que cette dualité est un moyen pour le don de tenir à l'écart de l'échange contractuel, celui qui force l'autre à rendre. Le donneur ne donne pas seulement pour recevoir un contre-don. Le don est également en même temps libre et contraint. Libre car le principe de réciprocité n'est pas formel, dans le sens où l'autre essaie de persuader le donateur que le don est gratuit. Cependant le don est contraint parce que la règle de réciprocité est respectée et assimilée comme telle. En d'autres termes, le don devient comme un échange et des Transferts obligés. De plus, le Don constitue le lien social. Ce lien selon Godbout, est le moyen par lequel l'on crée du lien social. C'est pourquoi il ne peut être réduit à un simple échange économique. Il s'agit d'un système d'obligation qui structure le lien social. Le don se compose de valeurs ; d'échange d'ordre économique qui au renvoi au monétaire; d'usage c'est à dire ce à quoi il sert et du lien, pour un renforcement du lien social comme dans le cas de l'héritage. Le don est ainsi créateur de lien social, car il n'oblige pas , il laisse

libre, cependant il instruit chacun à devenir donateur. Aussi ne crée-t-il pas une relation singulièrement entre individu, mais un lien qui se renforce auprès de nouveaux bénéficiaires. En donnant, le donateur ouvre la relation avec le receveur.

Le don tel que perçu ici, occupe une place centrale dans nos sociétés modernes. Il constitue le système des relations sociales. Dès lors il se situe entre des logiques dont la marchande, l'étatique, et l'échange. Ces logiques à leur tour prospèrent dans quatre sphères qui sont : domestique, étatique, marchande, don aux inconnus. C'est là que circulent les objets.

La logique présente dans la sphère marchande et la sphère étatique est une logique utilitariste car au sein du système marchand et du système étatique, l'individu est rationnel, toutes ses décisions font l'objet d'un calcul. Tout d'abord la sphère domestique, qui fait référence à la famille et aux amis. C'est le lien naturel du don moderne et qui repose sur le principe de loyauté. Dans cette sphère, les choses circulent entre les amis, la famille et les voisins. Ils ont des obligations les uns envers les autres, qui paraissent de plus en plus volontaires et de moins en moins contraignantes grâce à l'État et le marché qui tentent de prendre en charge et donc ainsi de libérer les individus de leur obligation contraignantes. L'accent est mis ici sur les familles. Le lien familial est un lien inconditionnel où

l'individu n'est pas libre de choisir ses parents, ses frères. Ce qui semble s'opposer à la pensée moderne. Mais au désavantage de la liberté, la famille procure la sécurité car la relation n'est pas libre de disparaître. La femme y joue un rôle central. Entre la femme et le don il y a un lien particulier, perceptible dans toutes les sociétés et dans la société moderne. Les faits selon Godbout, montrent que le don est la spécialité des femmes dans la société moderne. En outre, il est constaté que la grande partie des bénévoles sont des femmes. Le mouvement féministe s'impose dans cette sphère. Les femmes veulent changer les valeurs de la société moderne qui repose sur une idéologie utilitariste mais condamne les femmes qui n'adhèrent pas à ces valeurs et qui s'occuperaient de leurs enfants. Dès lors les femmes estiment le système de don est un système dévalorisant, étant donné qu'elle considèrent qu'il n'est pas possible de donner sans se faire avoir. Le Don tisse aussi un lien avec le divorce. En effet, rompre les liens engendre généralement des problèmes. Pour les couples, c'est une rupture de l'alliance, du divorce prononcé qui sont pris comme une rupture logique du don. Les problèmes sont à deux stades :

-Le divorce ordonne que l'on fasse « les comptes ». Cette rupture se fait par le biais d'une médiation ou des avocats. Action qui correspond au système marchand.

-La seconde difficulté se réduit à la responsabilité d'éduquer des enfants communs. Ce problème crée des tensions entre la logique marchande et celle du don. C'est le cas du paiement d'une pension alimentaire. De plus, la recomposition familiale avec l'apparition de nouveaux partenaires va causer l'affaiblissement du lien entre génération pivot et leurs enfants. Dans cette logique les sont-ils don ou objets ?

L'enfant est le personnage central. Godbout dit que c'est le don le plus long, le plus fort et le plus asymétrique. Ce qui rend la dette, celle la plus difficile. Elle débute avec le don de la vie. Le receveur doit recevoir sans se faire rappeler sa dette et le donateur doit éviter que le don soit perçu comme un dû. Autrement dit les rapports à l'enfant sont des rapports de don. La naissance est un don, c'est le don de soi par excellence, il inscrit l'enfant dans un état de dette. C'est la seule personne à qui la société moderne peut donner sans calcul aucun. C'est la forme la plus spécifique du don moderne car la dette contractée est plus difficile à assurer. Cependant il y règne un danger permanent au sein de la société moderne pour l'enfant. C'est la menace de se transformer en objet. Aussi le cas de l'usage des techniques telles que les bébés éprouvettes, qui rendraient les enfants de plus en plus produit, que davantage donnés. En outre, les parents dans leurs quêtes, veulent à tout prix des enfants parfaits. Dans ce contexte précis, la natalité n'est plus un don mais un produit. Au-delà, l'enfant fait l'objet d'une attention particulière lors

des fêtes périodiques. C'est le cas par exemple de la fête de Noël. Les parents qui sont les véritables, emmènent l'enfant à penser que le donateur est un autre, un inconnu, c'est dire le père Noël. Cette motivation des parents a accepté que la reconnaissance soit imputée à un inconnu est soutenu à notre sens, par la volonté d'alléger le poids de la dette. Le personnage du Père Noël fait penser que le don s'inscrit dans la filiation. En effet, le Père Noël rit énormément, il porte les enfants sur ses genoux et a un visage recouvert de barbe, d'où sa correspondance avec un grand-père. Dès lors, dans cet univers assez clos de la famille, le Père Noël vient rétablir la filiation, le lien social avec les mains tutélaires que la modernité semble vouloir prononcer la rupture à chaque occasion. L'image du Père Noël est donc liée aux anciens qui font un retour dans la modernité pour offrir des cadeaux aux enfants.

En sus l'articulation des logiques au sein de la sphère domestique se fait par :

- la logique étatique . Cette logique nous dit Godbout, est soutenue par des services aux personnes. L'état joue différents rôles. Il intervient tant qu'un état libéral. Tant qu'état méritocratique, il octroie aux pensionnés des assurances obligatoires. Cependant cette action est genrée dans la mesure où l'état d'éducation exclusivement familiale, la garde des personnes âgées, pousse la

femme européenne à se soustraire du marché du travail pour se consacrer à l'éducation des enfants et aux personnes âgées de la famille. Aussi, l'état intervenant en dernier recours va mobiliser des fonds importants pour l'aide aux pensionnés et services aux personnes. Dès lors l'état selon Godbout exploite les femmes migrantes en situation irrégulière. En agissant ainsi, nous estimons que l'état a transformé les échanges de dons en rapport de type marchand et à libéré les les individus, donc les femmes européennes de leurs obligations envers leurs proches en les transférant à des intermédiaires, qui sont cette fois des femmes étrangères (migrantes) , surexploitées et considérées comme des employés du secteur public. En termes de liens sociaux les services se rendent à un étranger.

- la logique marchande. Dans cette logique également est soulevée la question de la gentrification. L'état propose des services qui parfois exclus la femme, car ceux-ci sont destinés à ceux qui ont les moyens et l'envie. Dans ce contexte, le marché se met au service du don.

Il faut tout d'abord voir: -Dans la sphère étatique.

Selon Godbout, l'État est une hiérarchie, sans boucle. En clair le système ne retient de l'extérieur que ce qu'il croit retenir et rien ne peut être imposé par l'extérieur. À l'intérieur de ce système naît l'État-providence qui est chargé d'aider les personnes en difficulté d'existence c'est à dire qui ont perdu un emploi, qui sont malades ou qui donnent naissance, d'où l'instauration de la solidarité froide et de la solidarité chaude. La première concerne les agents intermédiaires entre le donateur et le receveur , la seconde, est une logique de don direct de personne à personne . Quand bien même qu'il soit vu comme une option au système de don , l'État providence se démarque tout de même par : son principe du prélèvement obligatoire tels qu'elle les taxes. Le don ici étant imposé est loin d'en être un. Il aussi fournisseur de service, en s'appuyant sur les intermédiaires tels que les experts, les spécialistes qui étant des professionnels sont payés et ainsi ils sortent du cadre logique du don. De plus l'état-providence prend des décisions de façon impersonnelle , uniquement sur la base de lois. Cette façon de procéder renvoie au don basé sur le privilège et l'affinité. Cette approche a des avantages comme des inconvénients. Il y a un avantage de garantie, c'est à dire que l'on aura toujours accès à ses droits qui que nous soyons. L'aide accordée est professionnalisée, car basée sur des compétences techniques, ce qui constitue un avantage. Mais son caractère impersonnel pose un inconvénient.

Il existe tout de même en partie un don. En effet dans certains nombres de services étatiques tels les soins hospitaliers, l'État-providence interagit avec les membres et proches des internés, par le mécanisme des visites aux malades. En claire , dans ce système, le passage du donneur

au receveur est géré par l'État. Ce qui fait que la sphère étatique ne peut être considéré comme un système de don.

-Dans la sphère marchande, il est question d'examiner le rôle du don dans cette sphère . La logique marchande ne se devrait pas être définie par les liens impersonnels. La production est faite dans le but d'un profit, sans qu'on ne sache forcément le bénéficiaire. Ce qui découle sur une autonomie du bénéficiaire, qui devra avoir les moyens financiers nécessaires afin d'éviter un quelconque endettement. Il se trouve que le don soit au moins présent. Il se manifeste dans les entreprises. Au sein des entreprises il y a cette valeur du lien dans les ateliers de production, de la qualité du cadre de vie, qui d'elle plus qu'un espace de production. Aussi existe-t-il de faux don , c'est le cas des programmes de fidélité soutenus par des cadeaux au client. Godbout soutient que ce don ne peut être considéré comme un véritable don dans la mesure où la logique marchande s'oppose à la logique du don.

Il parle également d'une forme de don moderne, celui du don aux inconnu.e.s. Ce don est une caractéristique de la société moderne. Elle constitue une quatrième sphère étant donné qu'elle n'est

pas de la sphère domestique. Elle est constituée d'associations fondées sur le principe du don. Deux critères sont essentiels pour reconnaître les associations ou ONG qui relèvent du don. Primo l'absence de rémunération des membres et secundo, les objectifs de l'ONG ou l'association qui touchent les autres au-delà des membres. Dans ce contexte les associations fondées sur le bénévolat remplissent les critères. En outre, celui-ci est caractérisé par l'absence de rupture entre celui qui donne et celui qui reçoit, les relations tendent à être le plus personnalisée. La personne est d'une importance capitale dans le sens où le receveur n'est ni un dossier ni un sujet. Les donateurs sont motivés par le sentiment d'avoir trop reçu et qu'il faille partager. Les bénévoles ressentent des obligations envers les bénéficiaires et sont motivés par le plaisir. Cette sphère de don aux inconnus à notre sens, serait moderne parce que les dons ne passent pas dans les réseaux de lien primaire. Pourtant Godbout estime qu'il y a un danger propre à la société contemporaine. Selon lui, le don est le « roc » de la société, le noyau de toute solidarité, admet le M.A.U.S.S. D'après eux, l'on fait fausse à deux réalités périlleuses. D'une part, l'ignorance de la logique du don, qui se traduit par l'oubli, la négligence le déni du don. Et d'autres part refuser d'accorder la place de choix que doit occuper le don. Ce qui a pour conséquences deux dangers. *Primo*, Le don entraîne l'établissement d'une relation personnelle, si l'individu ne veut pas que cette relation naisse il refusera le don ou ne le reconnaîtra pas. *Secundo*, dans le cas où le don est accepté, le receveur qui ne supporte pas sa posture d'endetté, est dans une obligation de remboursement. C'est là à notre sens que le marché peut être une solution pour arrêter cycle du don.

Dans une approche critique, Rigaux estime qu'une place de choix est accordée au don par le MAUSS. ce qui privilégie l'État et le marché. Or il se trouve que l'état et le marché, sont dans leur entité, fondateurs de liens sociaux. Dans cette acception, l'État qui incarne la société, ne serait-il pas premier ? Aussi la préoccupation de savoir si l'échange via le don est réellement au fondement du lien social dans toutes les sociétés, M.Godelier, oppose son idéal selon lequel, c'est ce qui échappe aux échanges et ne pourra jamais être rendu comme la mort, le monde, la vie, qui fixe l'humanité au monde. Ce qui renvoie à l'univers religieux, singulièrement primordial dans un certain nombre de sociétés. Autrement dit, Dieu est le véritable donateur à être privilégier, et considère que le don en dehors de celui de Dieu, est l'objet d'une manipulation qui a pour objectif de masquer tout rapport de domination.

3.2. RICHARD SENNETT: de l'indifférence à la différence.

Dès le début du XXe siècle, la sociologie américaine connaît un essor fulgurant au plan

académique avec 220 enseignants pour 227 établissements. Dans cette mouvance, Sennett(1943), étudie l'architecture et l'urbanisme des villes modernes en recherchant un réinvestissement dans la société moderne. Selon Sennett, les phénomènes modernes sont le fait de l'accroissement de la population de façon relative et absolue, surtout la frange pauvre vivant dans les mégapoles du Sud. Cette situation pousse à accorder un intérêt particulier à la sociologie urbaine au USA, plus précisément celle de Chicago. Cette ville connaissant une forte croissance démographique, une urbanisation galopante, et un flux migratoire remarquable. Une école va y être fondée dont le nom est celui la ville : l'école de Chicago. Elle est fondée par le journaliste Robert Park, auteur de *the City*

. Il y décrit la distanciation sociale par rapport au centre de la ville. Pour lui, plus l'on est éloigné du centre, plus l'on se retrouve dans les quartiers fortunés. Il présente une cartographie de la ville, où il profite pour faire une analyse de la détermination biologique c'est dire démontrer que l'idée selon laquelle l'être humain a en lui un gène d'assassin est vraie ou fausse . Park montre que c'est la manière dont la ville est aménagée que tel ou tel comportement peut généré . De plus il révèle que l'être humain va contre l'environnement. La grande ville est donc pour lui caractérisée par

l'hétérogénéité de la population avec des étrangers qui vivent ensemble. Cette grande diversité crée des problèmes de vivre ensemble lié aux tissages de liens sociaux. l'espace est solution pour instaurer et consolider le lien social, celui-ci est structuré et organisé par l'espace d'où l'importance de l'architecture et de l'urbanisme. On peut comprendre Sennett Richard, qui a focalisé ses travaux sur l'architecture et l'urbanisme , car il est né à Chicago dans une banlieue pauvre avec un public hétérogène composé de noirs et de blancs. Il a un handicap au tendon qui bouleverse son ambition de devenir musicien. C'est alors qu'il s'oriente vers la sociologie et l'histoire . Trois ouvrages majeurs marquent ses travaux:

- la tyrannie de l'intimité (1974)

- La ville à vu d'œil (1989)

- *Flesh and Stone* (1992).

Dans sa démarche analytique des sociétés contemporaines, Sennett distingue deux espaces. L'espace intérieur et l'espace extérieur. Le premier espace c'est à dire, celui intérieur, renvoie au « Moi » , à « l'intime », à l'identité personnelle qui sont hyper-valorisés. Ce qui précise le standard de réalité. L'intérieur de plus en plus se déconnectant de l'extérieur , il se vide. Il s'installe le narcissisme et l'idéologie de l'intime. Pour que cette sphère soit fortunée, il faut s'ouvrir aux autres ,au lieu de se renfermer sur soi-même. Car plus on se repli sur soi , plus notre intimité se vide d'intérêt. La vraie relation est lorsque l'on se connaît soi-même. En ce qui concerne l'espace extérieur, il est caractérisé par tous les objets du monde, tous ce qui n'est pas moi, c'est à dire ce qui se déroule dans l'espace public. L'être est désinvesti, par peur de s'exposer. L'extérieur , autrement dit tout ce qui n'est pas

« moi » est neutralisé , et les différences sont cachées. L'espace extérieur en un mot est caractérisé par la neutralisation et la destruction de la différence. En claire, c'est tout ce qui se déroule hors de la sphère intime . On ne s'intéresse pas énormément à cet espace selon Sennett, et le centre d'intérêt est conditionné par une mise en rapport avec soi. Ce qui ne renvoie pas à une expérience qui touche

« moi » , et n'intéresse pas « moi ». C'est le cas des planteurs de la cacaoculture. Ce qui concerne ces agriculteurs, c'est la vie agricole donc l'entretien des plantations et plus tard la commercialisation des produits. Ceux-ci ne s'occupent pas de ce qu'il pourrait se passer à l'autre bout du monde, parce que leur « moi » , leur égo, leur personnalité c'est d'être planteurs de cacao. Le monde de plus de plus évolue vers un repli sur soi-même, l'on est moins connecté à ce qui passe ailleurs. Aussi, tout ce qui est en dehors de notre sphère d'intimité comme la ville, le monde, l'on aura cette tendance à chasser les individus qui ne correspondraient pas aux

standards de la société dans laquelle l'on est. Il importe de comprendre l'origine de cette division.

Tout d'abord la tradition chrétienne. Pour Sennett, l'extérieur est profane et l'intérieur dédié à Dieu. C'est le cas de l'urbanisme au moyen âge où l'extérieur est désordonné (ruelles des vieilles villes), et l'intérieur est l'espace sacré de l'Église où tout est ordonné avec des règles préétablies. Ensuite le développement de la société industrielle. Ce bouleversement oblige les individus à se réfugier dans leur foyer. Le foyer selon Sennett devient la version séculière du refuge spirituel. En clair, avant il y avait l'Église mais maintenant l'Église est dans nos maisons, l'on tente de consacrer le foyer, et la maison est à l'abri de la société. La maison correspond à qui nous sommes. Cependant Sennett pense que c'est un échec parce que, l'on s'isole par la simple volonté d'établir un lien, sans omettre les inégalités qui se créent. Pour lui ce développement n'est pas à la taille de la promotion de la vie intérieure attendue.

Il parle aussi de l'espace intérieur des identités narcissiques, régi par l'idéologie de l'intimité.(p220) Dans notre quête de prendre une distance du monde extérieur, Sennett fait l'hypothèse qu'il serait possible de mieux nous comprendre. Cependant nous nous heurtons à certains obstacles tels : le narcissisme et les idéologies de l'intimité. Le premier cité, est selon Sennett, un caractère inné, qui

certaines fois sont plus évoluées dans des cultures. Cet ancrage rappelle le mythe de Narcisse. Celui-ci n'est pas une dénonciation de survalorisation de soi, c'est une personne qui découvrira son image dans un reflet et qui au bout d'un moment ne pourra plus faire la différence entre ce qui relève de l'image et de ce qui est de la réalité. Il n'est pas question de dénoncer l'amour de soi, mais une absorption en soi. C'est une manière de s'imprégner soi-même son image extérieure qui fait qu'il est quasiment impossible de faire la part des choses. La seule image qui puisse exister c'est la mienne et la société ne me ressemble pas. Dans ces conditions « je » n'accepte plus la différence. Dire autrement, au lieu de chercher à comprendre le monde extérieur l'on ne l'accepte plus. Si « je » ne trouve pas un intérêt dans ce qu'il se trouve autour de « je », il ne s'y intéresse pas. Or pour faire fonctionner une société moderne il faut se mêler des choses qui ne nous concernent pas, celles qui à notre sens sont jugées utiles pour un intérêt commun plus large. Et il n'est pas question de rejeter l'autre parce qu'il serait différent de moi. C'est aussi montrer un désintérêt de la réalité sociale si celle-ci ne reflète pas « Moi ». C'est le cas des différences de classe sociale, qui ne sont pas lisibles si elle ne renvoie pas à des différences de personnalité. Si de façon individuelle chacun se préoccupe de ses revendications personnelles, il serait difficile de transformer la société. En France, la revendication du mouvement des gilets jaunes a connu un intérêt partagé par un grand nombre de personnes, car il a été démontré que leur action, leur combat était dans l'intérêt de tous. Enfin il est à noter que les identités narcissiques engendrent des conséquences majeures sur la mobilité collective et les luttes contre les injustices collectives. Le deuxième élément fait cas, est l'espace intérieur où l'idéologie de l'intimité. Elle consiste en une valorisation selon Sennett, de la relation intime et close. Dans cette acception, ne peut être qu'intime, l'authentique c'est -à-dire l'amour vrai, la relation profonde, l'amitié sincère et véritable. La vie « privée » ici vue de l'extérieur, est valorisée en tant qu'espace clos, dans un but de limiter l'autre agent social qui ne nous correspond ou ne nous ressemble pas. Dans cette sphère, n'importe qui ne peut être accepté. C'est pourquoi il importe à notre sens de se connaître soi-même. Bien vrai que cela ne soit pas le but ultime pour connaître le monde. Car le monde ne peut être connu à travers « moi », un maximum doit être connu par « je ». Cet espace intérieur à notre sens, relève aussi d'un mythe, en ce sens que notre identité, qui est notre moi intérieur, serait créée de l'intérieur sans apport ni rapport au monde. Ce qui fait dire à Sennett que nous sommes de plus en plus centrés sur nous-mêmes. Le cas de la maison est éloquent. Elle est un espace ouvert sous l'ancien régime. Elle contient peu de pièces spécialisées avec des objets mobiles. Dès le 19^e siècle, l'on assiste à un basculement. Avec notamment la division des pièces et de spécialisation. Les

murs se dressent. L'on se « replie dans ses appartements » . L'on divise les chambres, les cuisines, les salles de vie, de bains. D'où l'expression « *my House is my Castle* ».

Cependant pour Sennett, c'est un échec dans le sens où l'on isole et s'isole alors qu'il était question d'une volonté de créer du lien, de la chaleur. Le refuge privé pour lui, crée de l'inégalité, car l'on enferme les plus « vulnérables » de la société, c'est à dire les femmes et les enfants, dans le but de les protéger du monde extérieur dangereux. De plus, les classes populaires n'ont pas accès à cet isolement. Comme preuve dans les maisons ouvrières , l'on a accès directement au salon dès que l'on ouvre la porte d'entrée. En sus, il considère qu'il y a une absence de la vie intérieur, marquée par les vies intérieures qui se sont appauvries.

Sennett considère par ailleurs que l'espace extérieur, neutralise la différence. Cet espace est l'ouvrage d'urbanistes modernes. Le but est de produire un environnement neutre , sans risque, où chaque individu peut être seul avec soi. Pour Nathalie Rigaux, une ville neutre est une ville où rien de troublant ni d'exigeant ne sera demandé au corps. Les villes modernes à cet effet sont selon Sennett, des villes « froides », « impersonnelles », sans caractère. Pour lui plus l'on bâtera des villes modernes, avec des maisons qui se ressemblent et des rues bien tracées droites, plus l'on regrettera les villes

imparfaites. Dit autrement l'espace extérieur au sein de la ville moderne est dévalorisé. L'expérience de la différence n'est pas mise en valeur et est plutôt voilée, détruite. Cette prise de distance par rapport à la différence s'exprime sous deux formes :

-Premièrement la neutralisation des différences. Cette neutralisation selon Sennett porte sur les différences physiques et sociales. Le but est pour l'individu de faire comme si ces différences n'existaient pas, afin d'éviter de se mettre en danger. L'on doit adopter une telle attitude à travers le plan en grille comme c'est le cas de Chicago. L'environnement n'est pas pris en compte et la ville gagne plus de terrain, avec parfois le système remblayage qui consiste à assécher les cours d'eau. Le découpage n'est pas une rigueur puisque, dans cette nouvelle grille, dite verticale, un nouveau type de bâtiment s'impose; les gratte-ciels. Dès lors l'espace est divisé en tranches verticales, qui n'a pas de sens ni d'ordre. Ces grands blocs, qui constituent des ensembles soudés, détériorent la sociabilité, basée sur la relation du voisinage, relation communautaire. Il y a également une sorte de perte du centre, comme c'est le cas à San Francisco, qui entraîne une perte de repères. Cependant sur les grandes artères, telles les autoroutes, il existe pole urbain qui constitue la zone de confluence de ces autoroutes. Sennett rajoute que la neutralisation efface l'histoire des lieux qui conduit à un détachement de l'espace historique voire de la tradition, d'où le terme autodestruction ou bruxellisation. Dans ce contexte, la ville devient un chantier urbain où il est possible de construire, détruire, et reconstruire sans état d'âme. L'on ne soucie aucunement pas à l'histoire fondamentale de la ville. L'usage du verre n'est pas en reste. Il permet de voir sans être vu, mais de sentir ou de toucher. Selon Sennett cette disposition crée une distanciation sociale comme dans un spectacle et engendre encore plus l'isolement. Cette division fonctionnelle et sociale de l'espace vise à éviter le contact entre classes, groupes ethniques et communautés. Cette barrière sociale creuse l'écart entre les individus de langue, d'âge, et de classe différents, ce qui pousse à un repli sur notre propre catégorie et dès qu'il y a une présence étrangère à cette catégorie, elle est prise comme intruse.

-deuxièmement la destruction de la différence.

Sennett affirme que, le contact entre intérieur et extérieur s'étant brisé, une nouvelle forme de lien social ne peut que naître : Celui de la communauté destruction. Sennett fait référence à la *Gemeinschaft* chez Tönnies, en évoquant le terme de communauté. Cette société selon lui évolue par rapport à la société traditionnelle. Pour lui les liens, dans la communauté, les liens affectifs entre individus semblables, consolident le groupe et ce lien communautaire pousse à l'action sociale. Il est possible de dire « Nous » que si l'on connaît intimement les

autres. La vie collective est une vie affective. Fraterniser n'est possible que si l'on est en union avec un groupe sélectif. Et celui qui n'appartient pas à ce groupe est rejeté. ce lien social communautaire se crée par l'exclusion de l'autre. Le groupe se repli sur lui-même, sur leur façon de vivre, de consommer tel produit culturel, sur sa façon de parler ainsi que les études que les membres font. Pour Sennett, le développement des communautés urbaines, selon le voisinage, le quartier et l'ethnie, est lié avec l'effacement de l'espace public. C'est le cas des ghettos. En effet l'altérité qui constitue une différence, fait l'objet systématique de rejet, d'exclusion, parce que la singularité individuelle menace le groupe. Ce constat est fait dans la politique, où l'on ne vote pas pour les idées, mais la ressemblance que l'on a avec l'autre et pour notre appartenance commune à une même société. Exemple un ivoirien votera pour un ivoirien. Détruire la différence, c'est aussi instaurer une forme de Neo-corporatisme selon Sennett. C'est le fait de percevoir le monde par le prisme de sa propre expérience. L'on ne s'intéresse que des événements qui lui concerne directement. Or d'après Sennett, le lien social équilibrant doit être recherché et valorisé, afin d'offrir des possibilités de contacts, basés sur des rencontres significatives. L'on peut circuler d'une communauté à l'autre aisément, sans forcément demeurer uniquement dans sa communauté. C'est la rencontre de l'autre, de l'étranger, qui enrichie.

Sennett mentionne également les dangers du type de liens social propre aux sociétés contemporaines. Dans la logique des communautés destructrices, Sennett suppose qu'il y a un réel danger qui menace la vie sociale. Il constate qu'il y a un appauvrissement de la vie privée parce que pour s'enrichir, il faudra entretenir des contacts avec le monde extérieur et singulièrement les autres personnes quelques soient leurs origines . Aussi, l'on assiste à une destruction de l'altérité du fait de la violence générée par les guerres inter-ethniques, mais également des exclusions orchestrées par les communautés destructrices. De plus, il y a une indifférence faite à l'action collective. Il s'entend par un désintérêt pour l'espace privé et désinvestissement de l'espace public. Toute l'attention est centrée sur la vie intérieure. Cela implique pour Sennett, tout d'abord, un changement culturel en modifiant le sens que l'on donne à la notion de ville. Pour ce faire, il faudra modifier la façon de vivre et accepter la différence. Il faudra surtout pour lui ouvrir des ruelles, accordées du crédit à l'architecture des anciennes villes et éviter de les démolir. Étant donné que l'on se découvre à travers l'autre, il serait également important selon Sennett de s'enrichir des étrangers en ville. Il faut des ces conditions abandonner la protection qu'offre la neutralisation de la différence par l'urbanisme. L'être humain étant un être incomplet, inachevé, Sennett estime qu'il faut s'enrichir de l'autre afin de mettre un terme aux narcissismes. Ensuite selon lui il faut changer l'espace en lui-même par la création d'ambiguïté, de surprise qui pour lui passe par une modification constante des usages des lieux. Il faut aussi être exigeant avec nos corps, et notre mobilité et défragmenter l'espace. Pour lui l'enjeu n'est pas tant la suppression des frontières intimes et externe, où le moi et l'autre se confondraient, comme c'est le cas de la tyrannie de l'intimité, mais l'assouplissement des frontières . Autrement dit la division entre la sphère intime et l'espace extérieur a toujours existé, cependant il est fait constat aujourd'hui d'une survalorisation de l'intimité. En plus de s'intéresser, pour Sennett ,aux différentes situations des autres , il faut être compréhensif, et bienveillant envers les autres communautés.

Mais, Il est reproché à Sennett d'avoir une approche déterministe prononcée lorsqu'il analyse certains facteurs qui participent à la division interne, comme externe. Aussi Selon lui , la neutralisation de la différence a également permis une sécurisation de l'espace urbain et donc l'accès des vulnérables à l'espace public. Il est à comprendre ici que Sennett affirme que tout ce qui est différent sera neutralisé et rejeté, cependant cette neutralisation contribua fortement à la protection de l'espace urbain. Aussi l'analyse de Sennett se focalise-t-elle sur New York. Ce qui prête à croire qu'il fait une généralisation abusive, Car son regard qui est plutôt très occidental, est centré. Enfin , son intérêt est bien signifié pour les centres-villes au détriment

des banlieues qui tout aussi des espaces sociaux.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Sommes toutes, cet ouvrage de Rigaux nous traduit la vision de l'homme et du social. Pour en saisir le sens profond, l'auteur, s'appuie sur six sociologues dont les travaux riches en réflexion apportent un éclairage sur la construction de la connaissance du soi par le truchement du monde. Chez Bourdieu, l'homme se définit par sa position dans le social. Goffman affirme que l'homme est un stratège, capable de se mettre en scène pendant une interaction. Pour Max Weber, l'homme est avant tout intéressé par le biais de la rationalisation, qui lui permet de calculer les moyens plus efficacement afin d'atteindre son but. Quand à Godbout, il conçoit l'homme comme étant un être intéressé et impersonnel. Pour lui l'homme de la logique marchande est intéressé alors que celui de la la logique étatique se trouve au sein d'un mode impersonnel régi par la loi. Sennett voit l'homme comme étant un être narcissique, qui cherche refuge dans les communautés destructrices. Tönnies

privilégiant le développement des liens communautaires, autour du concept de *Gesellschaft*, définit l'homme comme étant un être capable de créer des liens sociaux à même de contribuer à son équilibre social. Pour lui l'homme est avant tout une personne digne avant d'être un simple individu qui a des droits. Le livre a également une portée éthique, dans le sens que les sociologues Godbout et Sennett en ont fait un centre d'intérêt. Ils élaborent leur approche de l'action éthique sur l'ouverture à autrui, via l'importance de rencontrer les autres dans leurs différences comme l'on peut le voir chez Sennett et le don aux inconnus comme défendu par Godbout.

BIBLIOGRAPHIE

<https://afroculture.net/kente-kita-tissu-traditionnel-du-ghana-cote-divoire/>.

Jürgen Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, 1981, trad. fr. 1987, rééd. Fayard, 2001 pour le t.I, Fayard, 1997 pour le t.II.

Kouassi Michel YAPI & Kouakou Pierre TANO « Comprendre nos religions traditionnelles : le kômian ou kômien, l'éveil spirituel de l'Afrique est un devoir absolu. », *Revue Internationale de Linguistique Appliquée, de Littérature et d'Éducation*, Vol2, Numéro 3 Octobre 2019 ISSN 1840 - 9318)

Montagne Morgan, « IBN Khaldoun : père fondateur de la sociologie, [https:// www.monorient.fr/.../ibn-khaldoun-pere-fondateur-de-la-sociologie](https://www.monorient.fr/.../ibn-khaldoun-pere-fondateur-de-la-sociologie)

N'sele, K. (1986). « Le « griot » : le porteur de la parole en Afrique ». *Jeu*, (39), 63–66

Simmel G., 1917, éd. 1981. - *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses Universitaires de France. Cité par Bidart Claire. « Sociabilités : quelques variables. » In: *Revue française de sociologie*, 1988, 29-4. Sociabilité et action collective. pp. 621-648. DOI: 10.2307/3321515 :www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-